

compiute sui resti organici e scheletrici (E. Castiglioni, M. Rottoli; C. Ravedoni), nonché specialmente sui resti del legname utilizzato per i roghi funebri e delle offerte vegetali (E. Castiglioni, M. Cottini, M. Rottoli): fra queste, risultano costantemente presenti il pane e, a partire dal 120 d. C., le castagne, talmente diffuse da indurre gli Autori a ipotizzarne una coltivazione intensiva anticipata di alcuni secoli rispetto a quanto attestato altrove. La modestia dei consumi e in generale del tenore di vita, se non l'almeno apparente marginalità culturale, della comunità che usò la necropoli di Cerrione parrebbe confermata da un lato dal numero ridotto delle monete rinvenute (37 pezzi in tutto, con uso funerario che appare affermarsi faticosamente solo dall'età augustea: F. Barello), dall'altro dall'associazione di messaggi iscritti a soltanto 60 delle 199 sepolture scavate (G. Cresci Marrone, P. Solinas). Tuttavia, le Autrici rilevano a ragione la straordinarietà di queste iscrizioni (di cui è in preparazione una più ampia edizione commentata), sia nel quadro generale dell'epigrafia piemontese, che annovera esempi di intere necropoli completamente 'mute', sia, soprattutto, per la compresenza all'interno della stessa area cimiteriale di iscrizioni in due alfabeti/lingue, latino e leponzio: così come in aree limitrofe del Piemonte prealpino (*Vercellae* o l'Alto Novarese, da cui provengono rispettivamente *SupplIt* 19, 1 e *LexLep* 21: si veda S. Giorcelli Bersani, *Il laboratorio dell'integrazione*, Torino 2002), anche qui il bilinguismo appare un tratto caratterizzante delle prime fasi del processo di romanizzazione. L'onomastica dei defunti consente una almeno parziale ricostruzione di alcuni legami familiari, come pure qualche attendibile ipotesi sullo status degli individui (di nascita libera, e probabilmente cittadini romani) che ebbero accesso al 'sapere della scrittura'. Di sicuro, gli utilizzatori della necropoli di Cerrione non erano gli abitanti più o meno saltuari delle vicine *aurifodinae* (sarebbe stata utile una carta o una veduta satellitare d'insieme delle due aree: risulta difficile orientarsi con il solo aiuto della fig. 3 di p. 28 e della fig. 38 di p. 61), bensì i membri di una ignota comunità rurale insediata in uno o più punti imprecisabili nei dintorni di Cerrione, composta di individui e famiglie di indigeni, autoctoni oppure attirati in zona dalle opportunità economiche connesse con lo sfruttamento sistematico delle miniere. Resta aperta la questione della pertinenza amministrativa dell'intera area: accanto all'ipotesi più generalmente condivisa di una sua inclusione nella pertica della vicina colonia di *Eporedia* (anziché nell'*ager Vercellensis*), potrebbe forse essere avanzata quella della persistenza di un'enclave di territorio demaniale, passata dall'*ager publicus p. R.* alla proprietà imperiale. I numerosi spunti di ricerca e di riflessione suggeriti dai lavori raccolti in questo bel volume (rari e di poco conto gli errori: a partire da p. 507, la mancata corrispondenza della numerazione effettiva delle pagine rispetto a quanto indicato nel *Sommario*; a p. 99, 'Sartunino' anziché Saturnino) contribuiscono a farne un'opera imprescindibile per lo studio della Cisalpina settentrionale.

Elvira MIGLIARIO

Karin STÜBER, Thomas ZEHNDER & Ulla REMMER, *Indogermanische Frauennamen*. Heidelberg, Universitätsverlag Winter, 2009. 1 vol. 14 x 21,5 cm, 486 p. (INDO-GERMANISCHE BIBLIOTHEK. 3. Reihe. UNTERSUCHUNGEN). ISBN 978-3-8253-5600-2.

Les questions morphologiques et linguistiques de la dénomination des personnes dans l'Antiquité sont nombreuses et variées et touchent à plusieurs aspects de la perception des conquêtes et du degré d'intégration qu'elles génèrent. L'onomastique a été au centre de nombreuses études au cours des dernières années, la plupart du temps en ordre dispersé. Proposer en un seul volume un tableau de toutes les formes des anthroponymes dans l'espace indo-européen constitue donc un projet intéressant pour, d'une part, mettre les choses au point dans chacun des domaines linguistiques concernés, d'autre part, autoriser des comparaisons claires et structurées. C'est à ce projet – limité aux seuls noms féminins – que se sont attelés Karin Stüber, Thomas Zehnder et Ulla Remmer qui nous offrent aujourd'hui un volume compact et utile. Malgré un haut niveau de compétence et de technicité, le contenu exposé avec clarté peut être exploité efficacement par tous les épigraphistes et spécialistes d'onomastique (qui ne sont pas nécessairement des linguistes chevronnés) ce qui signifie, dans nos disciplines, que les volets italien, grec, celtique et germanique seront sans doute les plus recherchés. Pour chaque domaine linguistique (également anatolien, indien, iranien, slave, balte, tokharien, arménien, albanais), l'auteur propose – une courte introduction aux usages propres à la région / langue en matière de constructions des noms et de pratiques onomastiques, avec éventuellement un résumé des interprétations divergentes, ou une évolution des usages, – une description morphologique des noms attestés (noms simples, noms composés, hypocoristiques, flexion, gémiation, etc.), – et un bref tableau de la sémantique des noms illustré d'exemples concrets (noms fondés sur l'âge, la position sociale, la famille, le caractère, les plantes, les animaux, la guerre et la paix, les noms théophores, etc.) avec des variantes avérées. Quelques remarques à propos des noms gallo-romains traités dans le chapitre Keltisch par K. Stüber. Les noms féminins en *-o(n)* et le datif dit celtique en *-o* auraient mérité un développement plus détaillé (p. 244) car c'est une particularité originale dont l'épigraphiste recherche l'explicitation. La gémiation expressive, frappante dans les hypocoristiques, également. L'adoption par une indigène d'une forme romaine de nom (à *duo nomina*) aurait dû être plus correctement présentée, non pas comme un usage, mais comme un devoir légal au moment de l'accès à la citoyenneté. Par voie de conséquence, l'inversion du surnom et du gentilice ne peut être considérée comme une transformation du *cognomen* en prénom (p. 249). Certaines interprétations de suite de noms sont dès lors fautives : *Severae Troucilli f.* est suivie de *Lituccae Sabini f.* (*CIL* V 7287), deux personnes différentes, et Litucca n'est en rien le *cognomen* de Severa qui est une pérégrine évidemment sans gentilice. Les exemples décrits ne sont pas toujours bien choisis, car certains sont douteux (Vitubena, Litullina, Diorata, Comerta), d'autres curieusement définis : que le nom Giamilla dans une inscription d'Arlon soit considéré (p. 272) comme « altbrit(isch) » est pour le moins surprenant, et Melissa pour une affranchie pourrait bien être un nom grec (*CIL* XII 5932). Dans certains cas, il faut s'interroger sur l'adéquation de la définition des éléments de noms : Marcia, Tancia, Minia, par exemple, ont toutes les chances d'être des gentilices plutôt que des prénoms ou des hypocoristiques ; comme la place dans la nomenclature n'est pas précisée, au lecteur de trancher. Tant qu'à s'intéresser aux pratiques onomastiques des provinces utilisant des langues locales, les créations de gentilices sur des noms ou des racines indigènes, et les balancements par assonance ou traduction auraient pu être évoqués car ils relèvent très précisément de la matière du

volume. Les références aux inscriptions latines documentant des noms celtiques sont claires, renvoyant le plus souvent au *CIL*, véritable *édition* de consultation aisée, bien que l'identification du contenu des tomes soit étrange (p. 245). Par contre, pour les noms germaniques conservés de la même manière, l'auteur du chapitre concerné, U. Remmer, s'est conformée à un usage très fréquent chez les linguistes, le renvoi en seconde main à des ouvrages de linguistique. Le recours doit donc être double, ce qui est gênant pour les autres utilisateurs, mais surtout ce qui démultiplie le risque d'erreur puisque aucune vérification réelle n'a été opérée. Le nom Chlevvia, par exemple, est en réalité écrit Clhevvia sur l'inscription de Lyon (*CIL* XIII 1882). Le passage par Reichert le normalise et il devient extrêmement difficile de retrouver le document. Buccula est de lecture douteuse, Hariso semble plutôt un nom masculin. – Au total cet ouvrage rendra des services si l'on se place à un niveau de généralités introductives. Dans le détail de chaque groupe de langue, le recours aux études spécialisées demeurera toutefois indispensable à celui qui souhaite un approfondissement ou un éclairage plus ciblé.

Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Andreas KAKOSCHKE, *Die Personennamen im römischen Britannien*. Hildesheim, Olms-Weidmann, 2011. 1 vol. 21 x 30 cm, 671 p., 1 fig., 2 cartes. (ALPHA-OMEGA, REIHE A, 259). Prix : 248 €. ISBN 978-3-487-14628-7.

Après les Germanies, la Rhétie et la Belgique, la Bretagne. À bon rythme (trop bon rythme ?) paraissent les répertoires onomastiques provinciaux d'A. Kakoschke. Ces ouvrages procurent incontestablement des listes fort utiles et très complètes de tous les noms et éléments de noms attestés dans une province romaine donnée, y compris ceux portés par des étrangers avérés (ce qui constitue en soi un intérêt incontestable) et offrent ainsi un instrument de travail commode, beaucoup plus détaillé que les volumes de l'Onomasticon (*OPEL*) établi par B. Lörincz à la suite des travaux d'A. Mócsy, qui autorise ainsi des approfondissements et des comparaisons. Mais à l'usage il s'est révélé que ces publications qui additionnent souvent sans critique des informations pêchées ici et là, dans des ouvrages de valeur variable, ont leurs limites. Il ne convient pas d'y rechercher des interprétations linguistiques propres ou des arguments originaux, mais un catalogue des propositions existantes. De là, par exemple, l'hypothèse sans état d'âme que Indus, si clairement celtique, soit éventuellement l'indication d'une « Person aus Indien » (p. 404), ce qui laisse rêveur, ou que le nom Miccio, bien implanté en Trévirie, puisse être d'origine grecque (p. 471). Les défauts techniques que nous avons déjà soulignés précédemment (par exemple *AC*, 79, 2010, p. 601-602) subsistent : la solution de facilité qui dénomme *cognomen* le nom unique des pèlerins, alors que ce terme latin implique par nature l'association à un *nomen* ; l'obstination à décrire les gentilices de formation patronymique comme des « pseudo-gentilices », dénaturant délibérément des noms qui sont simplement de construction provinciale sans aucune dépréciation par rapport aux noms construits en Italie ; le manque de signalement clair des étrangers à la province qui peut induire en erreur un lecteur occasionnel ; le silence quasi complet sur les balancements linguistiques, comme l'homophonie ou la traduction, qui conduit à ne pas mettre en évidence des parentés, significatives sur le plan culturel : ainsi (p. 255)